

**e) A PROPOS DES ACTIVITES PRIMAIRES ET PERI-URBAINES DANS LES
VILLES MOYENNES DE LA ZONE SAHELIEUNE.**

PAR B. GANNE

Subjuguées par l'ampleur et l'intensité du développement des grandes métropoles dans les pays en voie de développement, les études urbaines se sont pendant longtemps -et non sans raison- polarisées surtout sur ces aires en pleine effervescence où l'on pressent bien que se joue une partie importante de l'avenir. Face à ce phénomène massif, l'enjeu concernant les villes moyennes ou petites pouvait n'apparaître que comme quelque peu dérisoire, jusqu'à ce que l'on s'aperçoive du moins qu'une action efficace sur les pôles métropolitains ne pouvait se passer d'interventions actives au niveau des pôles secondaires, ne serait-ce que pour ralentir l'émigration. Tout récemment, les communautés européennes ont ainsi découvert que les villes moyennes ou petites pouvaient peut-être jouer un rôle efficace dans la mise en place des stratégies d'auto-suffisance alimentaire permettant donc d'enrayer une des principales causes d'émigration de la zone sahélienne, et tout dernièrement en mai 1985, la dernière Conférence de la section des Nations-Unies pour Etablissements Humains (connue sous le nom d'"Habitat") a consacré ses réflexions au rôle des villes petites et moyennes dans les stratégies de développement.

Cette reconnaissance de la place des villes dites "secondaires" dans le développement ne s'accompagne pourtant pas toujours à notre sens d'une prise en compte explicite des modes de structuration et de développement propres à ces agglomérations. Très souvent les villes moyennes sont ainsi étudiées avec les mêmes outils que ceux utilisés pour l'analyse des grandes villes, par rapport auxquelles elles ne semblent ainsi constituer qu'un genre mineur : ce qui interdit en fait de comprendre leur spécificité. Or, dans le processus général d'urbanisation, le développement des villes moyennes ne saurait être réduit à quelque forme édulcorée ou amoindrie des processus marquant les grandes métropoles : il constitue un stade d'organisation propre, à inventorier comme tel, dans sa dynamique "intermédiaire" spécifique.

Le problème semble particulièrement patent lorsque l'on aborde les questions de ravitaillement vivrier et d'agriculture intra ou péri-urbaine, où, encore plus qu'ailleurs, les villes moyennes ne peuvent être saisies à partir des oppositions "rural" - "urbain" qui président le plus souvent à la compréhension des centres urbains importants : on connaît déjà les limites de ce type d'approche pour les pôles métropolitains : rejet dans "l'informel" de toutes les activités non clairement "nomenclaturées", et réduction en particulier de ce qui touche en ville au secteur primaire à d'inévitables réminiscences économique-culturelles ou à des archaïsmes mal résorbés... Ce qui interdit en fait de penser les articulations nouvelles qui peuvent être inaugurées en ville entre mode de subsistance -lequel n'est précisément pas seulement archaïque- modes d'habiter et modes de travailler... Dans cette dichotomie "rural" - "urbain", redoublée bien souvent implicitement de l'opposition "ancien" - "moderne", les "citadinités" et leur complexité s'évanouissent... Et le processus propre que peuvent précisément représenter les villes moyennes comme stade intermédiaire dans le développement s'avère d'emblée mis hors du champ.

Or l'intérêt pratique de travailler sur les villes moyennes, en particulier celles de la zone sahélienne, est que ces centres urbains, tout en continuant d'être très marqués par les activités primaires, n'opèrent précisément pas une simple reconduction de ces dernières, mais aboutissent à la constitution de structures mixtes spécifiques croisant anciennes structures agraires et développement de nouvelles activités (anciennes productions, non plus seulement stockées et auto consommées, mais transformées et commercialisées, nouvelles productions produites par de nouveaux groupes sociaux, etc.) :

- L'intérêt théorique d'étudier ce genre de villes est par ailleurs de nous aider à sortir d'une analyse en termes de grandes fonctions générales (du type "ravitaillement des villes", que l'on aura "toujours" besoin d'opérer, ou "productions vivrières" observées "partout"), pour obliger à penser en terme de stades différenciés d'organisation urbaine : suivant le type de ville et sa structure de développement, les activités ne seront pas les mêmes, ni effectuées par les mêmes groupes et ne donneront donc pas lieu aux mêmes types de "citadinités"... : les activités agricoles en ville ne seront pas de même nature suivant les rapports enregistrées entre les activités : l'auto-consommation, les filières de distribution et de commercialisation, et

plus globalement les modes de subsistance en ville pourront changer d'autant : les évolutions prévisibles n'empruntent donc pas non plus les mêmes voies...

Quelques exemples à partir des villes moyennes sahéliennes

Cf. Ouahigouya, Burkina Faso ; Mopti, Mali étudiées par nous

Maradi, Niger, article de G. Nicolas.

Remarque préliminaire

Plus que l'Afrique Bantoue, la zone sahélienne oblige à raisonner en terme de **cycle**:

cycle de culture cycle de produits cycle d'activités cycle de migration...

ce qui n'est pas sans effet sur le mode de vie urbain des grandes comme des petites villes et constitue une toile de fond importante à considérer tant à propos des produits (cycles de production et de commercialisation) que des populations (qui émigre, immigre, pour faire quoi et quand ? etc...).

Suivant donc les stades urbains (niveau d'activité général et pression urbaine en particulier foncière) la place non seulement "laissée" mais "prise" par les activités primaires ne s'avère pas de même nature. La situation est ainsi très différente à Ouahigouya, ville administrative de 30 000 habitants en milieu rural, qui en est au stade de voir se constituer et s'intensifier depuis 10 ans une agriculture intra-urbaine relativement importante, ou à Mopti, qui après avoir connu une phase identique il y a quelques années est en train maintenant de voir se laminer tout ce type de production, quitte à adapter de nouvelles filières de transformation-commercialisation.

Essayons de typer à grands traits les principales dynamiques urbaines en présence au niveau en particulier de la place faite aux activités primaires au travers de leurs principaux types de production (culture, maraîchage, élevage).

a. Pour les activités de culture

*** Ouahigouya**

- faites massivement par la famille... (80 % de la population déclare pratiquer une activité agricole, au moins en hivernage) ; possibilité de se faire aider (systèmes locaux d'entraide)

- ... et essentiellement pour la famille (peu de commercialisation sinon pour ajustements locaux) ;

- vente locale de produits transformés

- la production de subsistance passe avant vente et rente...

*** à Maradi**

- faite habituellement par la famille, mais le plus gros propriétaires peuvent faire cultiver ;

- autoconsommation prédominante, mais,

• le petit paysan peut se transformer en commerçant pour spéculer sur le grain (quitte à racheter ensuite pour ses besoins) : tradition Haoussa...

• les gros propriétaires font cultiver pour vendre

- importante vente locale de produits transformés ;

- juxtaposition système de subsistance et système vente et rente...

*** à Mopti**

- on peut cultiver, en famille, mais le plus souvent on fait cultiver : on peut aussi ne pas cultiver du fait d'un autre métier (pêche) ou d'un autre niveau de revenu, ou cultiver de façon intensive (opération riz) ;

- juxtaposition autoconsommation à d'importants circuits d'achats et de vente, tournés aussi sur l'extérieur.

- vente locale et en gros de produits transformés

- vente et rente prennent le pas sur le fonctionnement du seul système de subsistance...

b. pour le maraîchage

*** à Ouahigouya**

- s'est développé récemment de façon importante tant **hors de la ville** que **dans la ville**

- producteurs :

- nouveaux arrivants (autoconsommation)
- groupes de jeunes n'émigrant pas (vente locale)
- employés, fonctionnaires, commerçants : l'investissement dans le maraîchage est très souvent le fait de **personnes à revenus fixes**, n'ayant pas assez pour investir dans l'immobilier et triant là un revenu complémentaire : le travail est fait par des aides salariés
- écoulement direct sur marché local

*** à Mopti**

- après une phase d'expansion en ville, s'est vu rejeté à l'extérieur de la ville ;
- est le fait de **marailleurs spécialisés**
- circuits directs ou de semi-gros de commercialisation

c. pour l'élevage

*** à Ouahigouya**

Outre l'élevage classique d'animaux de case, on voit se développer à l'intérieur même de la ville un élevage systématique et organisé de porcs, boeufs, etc.

*** à Mopti**

La tendance est à l'organisation intra-urbaine de plus en plus stricte du petit élevage (réglementation plus stricte, mise sur pied de "parcs" publics de gardiennage), le gros élevage ayant été habituellement confié aux Peuhls

Dans leur caractère succinct cest quelques notes montrent à tout le moins les dynamiques très contrastées observées au niveau des activités primaires suivant les différents types de villes moyennes considérées : si les activités primaires semblent de fait se retrouver partout, **elles ne sont aucunement réalisées de la même façon, ni dans les mêmes buts et ne sont pas le fait des mêmes groupes sociaux**, ce qui ne peut donner lieu qu'à des comportements urbains fortement différenciés.

Plusieurs points sont à remarquer :

1. L'urbanisation ne s'accompagne pas forcément d'un dépérissement des activités primaires

Les observations faites à Ouahigouya nous semblent, de ce point de vue, particulièrement éclairantes. Loin de représenter un cas exceptionnel, cette ville constitue, au contraire, un exemple relativement typique au niveau des villes sahéliennes de moyenne importance en train encore de **s'affronter à leur problème d'auto-subsistance alimentaire et d'esquisser des voies pour tenter de le résoudre**. Au contraire donc de ce que l'on peut observer sur d'autres terrains urbains, la pratique des activités primaires en ville n'apparaît en rien ici comme un phénomène résiduel en voie de récession ou de disparition : elle donne même lieu à de véritables investissements dans des secteurs qui, ailleurs, seront remis en question. Il ne s'agit aucunement ici de simples rémanences liées à d'anciennes coutumes se survivant temporairement et dotées, de ce fait, d'une valeur restant encore plus symbolique qu'économique : elles ne constituent pas ce dernier "carré" de résistance culturelle scellant en fait l'acculturation au milieu urbain. Elles représentent ici au contraire **l'investissement sous de nouveaux modes de secteurs encore relativement neufs** : c'est d'ailleurs pourquoi leur résultat ne s'avère pas marginal. Le statut d'activité d'appoint continue d'exister dans un certain nombre de concessions, en particulier au niveau des anciens quartiers : mais il faut noter qu'ici les activités pratiquées en second dans le maraîchage et l'élevage peuvent parfois prendre plus d'ampleur que l'activité principale à partir de quoi elles ont pu se développer : loin d'être à la traîne, elles semblent constituer une sorte de moteur dans les transformations qui s'opèrent au niveau des activités primaires.

Ceci ne semble possible ici que pour trois types de raisons :

- **la prégnance de l'ancienne organisation sociale et du lien très fort qui continue d'exister entre organisation familiale, organisation économique et en particulier système d'organisation des cultures, rendant en fait peu aisé les transformations de ce domaine (puisqu'en voulant modifier les modes de production c'est à l'ensemble de l'organisation sociale que l'on se heurte), et incitant donc à développer à côté des secteurs neufs, aux moindres implications sociales : il sera ainsi plus aisé d'investir dans le maraîchage ou l'élevage que de toucher au domaine des cultures céréalières proprement dites ;**

- **le nombre restreint de secteurs locaux où il est possible d'investir : on a noté que c'était les couches de population dotées de revenus relativement fixes, mais n'ayant pas assez pour investir dans l'immobilier, qui procédaient à ces investissements dans les nouvelles activités agricoles et intra urbaines concernant le maraîchage et l'élevage, la construction locative et les activités primaires, constituant en quelque sorte les deux principaux secteurs de placement locaux et presque les deux seuls.**

- **l'absence de trop forte pression foncière, permettant d'occuper des parcelles pour développer ce genre d'activité.**

Ces conditions ne s'avèrent pas exceptionnelles et se retrouvent à notre sens dans nombre de villes moyennes sahéliennes, qui ont ainsi pu voir se développer récemment et se conforter encore un réel secteur primaire intra-urbain, ne serait-ce que par défaut : c'est bien de là que pourra survenir le changement, lorsque les secteurs d'activité se complexifieront.

2. Loin de disparaître suite à la densification urbaine et à la complexification des activités, les activités primaire intra-urbaines ont tendance à se spécialiser et à se ramifier d'une autre manière sur le tissu urbain donnant lieu à de véritables filières artisanales.

Dans un contexte urbain plus dense et plus complexe, les activités primaires intra-urbaines vont ainsi être amenées à opérer une plus grande sélectivité au

niveau des activités conservées et réadaptées. Comme on l'a observé dans la recherche, il se traduit, dans un premier temps, par l'abandon progressif des activités consommatrices d'espace, non concurrentielles en particulier par rapport aux revenus attendus de la rente foncière ou locative.

On observera donc d'abord un déplacement vers la périphérie, entraînant une forte demande de terres agricoles en location aux environs immédiats de la ville (en particulier pour le maraîchage, mais aussi la riziculture).

Ce mouvement s'accompagnera cependant de toute une série de recompositions vis-à-vis des activités primaires maintenues dans le tissu urbain.

On remarque ainsi que l'abandon des activités consommatrices d'espace se trouvera en quelque sorte compensée par le **développement d'activités tout à la fois plus rentables et spatialement moins contraignantes.**

Les activités tendent par ailleurs à **substituer l'intensif à l'extensif**, s'efforçant à la fois d'utiliser moins d'espace, de développer les apports de techniques traditionnelles et modernes (épandage de fumier, de compost, voire utilisation d'engrais et de produits vétérinaires, etc.).

La proximité du marché urbain incite enfin à substituer souvent la vente d'un produit déjà transformé à celle du produit brut, permettant d'en tirer un meilleur rapport (étuvage du riz, développement du fumage de poisson par rapport au séchage, transformation des fruits, etc.). A ce stade, les activités primaires tendent de la sorte à **s'articuler de plus en plus sur les filières artisanales et commerciales locales** qui constituent de fait le meilleur garant de leur maintien.

Face ainsi à un bâti urbain en expansion, les activités primaires tendent à voir diminuer leur emprise spatiale ; mais si moins d'espace se trouve ainsi consacré à ce type d'activité, la part de revenu obtenu tend non seulement à se maintenir, mais souvent même progresser, atteignant un nouveau tout à fait significatif du point de vue certes de l'auto-consommation directe, mais au niveau également de la commercialisation effectuée.

Non seulement donc les activités primaires ne disparaissent pas, mais on note qu'au fur et à mesure de l'évolution urbaine, elles sont amenées à s'adapter et à se spécialiser, créant d'autres formes permettant précisément leur renouvellement ou leur intégration comme activités proprement urbaines.

CONCLUSION

Intérêt des villes moyennes

- Réintroduire des notions de cycles, de stades, en lien avec le niveau général des activités, stades traçant les évolutions non forcément linéaires : du rural à l'urbain, la route peut passer par un développement des activités primaires intra-urbaines, puis par une diminution de l'emprise physique de ces dernières au profit d'une intensification, etc.

- De ce fait, on distingue également divers stades d'activités primaires intra-urbaines avec une inscription foncière propre, des logiques économiques différentes, des acteurs spécifiques que ce soit au niveau de la production, consommation, distribution, transformation des produits.

On peut penser, mais c'est ce point qui resterait à creuser, que ces différentes filières et différents types d'acteurs renvoient à des façons différentes de vivre la ville, sont dotées de "citadinités" qui ne se ressemblent pas : producteur et consommateur familial, fonctionnaire investissant dans les activités primaires, femmes constituant leur filière de transformations de produits, marchands locaux, intermédiaires de vente vers l'extérieur, etc. dessinent comme autant de filières sociales qu'il importerait d'inventorier... avant de les croiser avec les catégories hommes-femmes, avec les filières ethniques, etc.

Les villes moyennes obliquent ainsi à penser les problèmes de développement urbain en termes plus dynamiques et moins linéaires.